Abbé GEO. COURCHESNE

Nos Légitimes Aspirations

"TENE QUOD HABES"



TRACT No 6
DE LA
LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS
EN AMÉRIQUE

Nos légitimes aspirations

Live and let live !

On a toujours un peu de difficulté à s'entendre, quand chacun ne parle d'abord que de ses droits. Essayons de définir nos devoirs : si nous voulons les remplir en conscience, nous nous donnons toute la force des droits qu'ils impliquent. Benoît XV, parlant des « légitimes aspirations des peuples », a résumé toute la thèse catholique sur la corr[illegible]ation des devoirs et des droits nationaux. Quelles [illegible] les obligations des Américains d'origine française o[illegible] canadienne-française envers les États-Unis? Développer l'idée de patrie, c'est déjà mettre en lumière leurs devoirs patriotiques.

IDÉE DE LA PATRIE AMÉRICAINE

La patrie est un être complexe : comme nous elle a un corps et une âme.

Le corps, l'élément matériel, c'est l'ensemble des vies humaines qui s'y développent et en constituent la première richesse; c'est encore la terre nourricière, l'industrie qui met en valeur les dons du sol, le commerce qui en favorise l'échange, la législation économique qui assure l'équitable distribution de la fortune publique.

Le pays a aussi une âme, et quand il s'agit de l'âme américaine, il y a beaucoup à dire : Edmond de Nevers a consacré deux forts volumes à cette étude. L'âme d'un pays, c'est d'abord une façon commune de penser, de concevoir les réalités et les possibilités de la vie : élément intellectuel. En ce pays, malgré les divergences qu'explique sa formation, il est certaines idées admises comme des dogmes par tout américain : celle de liberté, par exemple, avec les concepts les plus variés, depuis le droit de faire le bien (la vraie notion) jusqu'à la licence; celle de la paix dans le travail, qui n'exclut pas l'effort militaire, quand le pays

soutient une juste cause: celle de la nécessité d'étendre l'instruction populaire par tous les sacrifices nécessaires; celle des avantages de la constitution démocratique, que tout le monde admire comme une œuvre de génie, bien qu'il soit permis de souhaiter que le régime ne s'égare point. Ce vœu se réalisera dans la mesure où la religion empêchera la vie intellectuelle du peuple de se fourvoyer. L'âme d'un pays, c'est encore une façon commune aux habitants de ce pays de vouloir et d'aimer; c'est, si l'on veut, l'élément moral, le plus important en pratique, puisqu'il oriente ou détermine la conscience, et par suite la vie individuelle, sociale et politique du peuple. Les dictées de la raison, avec la morale naturelle, peuvent inspirer un certain amour de la vérité, de la justice, du bien. Le rôle de la religion révélée est de relever et de faire durer cet amour national des vertus privées, domestiques et sociales.

Dans les pays anciens, l'âme nationale a un organe commun qui donne à ses concepts une expression que tous saisissent : c'est la langue du pays. Au cours de leur histoire, se sont formés, au sein de ces patries, des groupements de langues diverses, sans détriment pour l'unité nationale, avec avantage même pour la valeur du pays dont ces langues enrichissent la pensée. La beauté et la richesse d'une âme n'ont jamais été chez elle l'aptitude à ne rendre qu'un son : l'harmonie suppose la multitude et la variété des voix qui s'unissent dans le concert. Nul n'a démontré que Mistral ait été moins bon Français pour avoir chanté dans la langue d'oc les beautés de la Provence.

La formation des États-Unis, due à des courants migratoires des vieilles civilisations européennes, a bénéficié des avantages de cette variété de langues, sans que l'influence des divers climats de ce vaste pays eût à créer lentement, comme en Europe, des idiomes nouveaux.. Rien, du reste, dans la survivance des langues diverses ne s'oppose à ce qu'une langue officielle, de droit ou de fait, serve de moyen de communication entre les divers groupements de ce pays. D'autres pays ont plus d'une langue officielle et ne s'en portent pas plus mal. La tendance à tout simplifier, dans l'administration et le commerce, fait

qu'ici on préfère s'en tenir à une seule langue dans les lois. Nul groupe ethnique ne se refuse à se familiariser avec cette langue.

DEVOIRS GÉNÉRAUX QU'IMPLIQUE CETTE IDÉE

Ce que la patrie américaine attend des Américains d'origine française, c'est qu'ils aiment ardemment tous ces éléments qui la constituent. « La piété, dit saint Thomas, s'étend à la patrie, comme à un principe de vie. » On le voit, le culte voué à la patrie se rattache à la piété, comme l'amour filial envers les parents, envers l'Église, envers Dieu, envers tout ce qui est une source de vie.

La patrie américaine attend de ses fils d'origine française qu'ils l'aiment en tout ce qu'elle a de vivifiant. Son sol, parce que quelque chose des éléments de ce sol est déjà passé dans leur sang par la nutrition, parce que déjà les corps de leurs parents y reposent, et qu'eux-mêmes s'y étendront un jour pour y attendre la résurrection : alliance sacrée, mystique et qui, pour eux, sanctifie déjà cette terre; sa vie industrielle aussi, qui a mis en valeur plus grande leurs aptitudes d'ouvriers français et canadiens. Ici l'échange commercial a multiplié leurs activités; l'assiette économique du pays, généralement stable depuis 1865, a développé chez nos gens l'optimisme et la bonne humeur,

Or, la première marque d'affection que l'on doit à son pays consiste à respecter, peur la mieux conserver, la vie qu'on y a reçue : l'Église catholique, parce qu'elle est « la grande école du respect », selon le mot très juste du protestant Guizot, érige en loi le respect de la vie corporelle. Sa morale reste, pour cela même, la meilleure hygiène physique : on fera bien de s'en souvenir et de ne pas se figurer que le sport, par exemple, pourra jamais servir, à ce sujet, de succédané à la morale évangélique et aux sacrements qui l'alimentent. C'est une grande richesse que les jeunes gens conservent à leur pays, quand ils sauvegardent, par la tempérance sous toutes ses formes, leurs énergies en pleine promesse. Leurs pères ont vécu dans la frugalité et la chasteté, pour leur transmettre une vie généreuse et saine. Il dépend d'eux-mêmes de transmettre à leur tour

un sang taré ou un tempérament équilibré par des vertus puisées à leur source surnaturelle. Il faut prier pour que les chefs de famille de notre race aient la gloire de continuer à donner à ce pays, avec la générosité qui est une tradition sacrée chez les nôtres, la première richesse sur laquelle il compte : le capital humain.

L'âme de leur patrie, les Franco-Américains l'aimeront jusqu'à souhaiter toujours que la vérité catholique se répande, afin de prémunir la pensée publique de ce pays contre les équivoques et les erreurs de principes sur la liberté, le rôle des parents et de l'État en matière d'éducation, les rapports du capital et du travail, le régime constitutionnel même, toujours menacé, tantôt des dangers d'une excessive centralisation, tantôt du péril d'une excessive indulgence accordée à la licence individuelle. L'erreur doctrinale est féconde en vices, comme la vérité, en vertus. L'expérience montre que la pensée humaine, ici comme ailleurs, s'élève ou s'abaisse, suivant qu'elle se rapproche ou s'éloigne de la vérité révélée, la doctrine catholique. C'est aux catholiques d'origine française de démontrer pour leur part, grâce à l'exemple de leur droiture de jugement, la valeur de la doctrine qu'ils professent.

L'âme de leur patrie, en ses éléments moraux, les Franco-Américains ont le devoir de l'aimer assez pour lui souhaiter toutes les vertus naturelles. Mais ils lui voudront mieux encore. La morale est infirme, privée de ses appuis surnaturels. Au milieu des sectes qui divisent ce pays de façon bien plus inquiétante que les langues, ils voudront apporter, par l'exemple et la parole, le seul bien qui puisse rapprocher tous les tempéraments et unir les âmes par le lien de la charité évangélique. Elle a sa source toujours vive dans les sacrements de l'Église. Ces principes généraux rappelés, venons-en aux désirs que, de fait, la patrie américaine formule à l'endroit des Franco-Américains.

CE QUE L'AME AMÉRICAINE EXIGE DES GROUPES ETHNIQUES DE CE PAYS

J'ai cherché une formule qui pût résumer la somme des meilleures aspirations de l'âme américaine, et je n'en ai pas

trouvé de plus appropriée que celle qui sert d'épigraphe à ces modestes considérations : *Live and let live !*

On parle beaucoup de la puissance d'assimilation de l'Union américaine. Si l'on veut dire qu'elle a le don de gagner les cœurs de ses concitoyens, de développer rapidement leur esprit public, de créer chez eux l'unanimité dans l'union sacrée, dès que le salut public est en cause, de leur faire sacrifier toute vague idéologie à l'idée pratique de la liberté civique, il me semble qu'on a raison : peu de pays, au monde, ont réussi à produire tant de patriotisme au sein d'éléments aussi disparates, venus des pays les plus divers et parfois les plus hostiles par tradition. Mais si l'on entend par là que l'âme américaine aspire à soumettre violemment au même creuset — selon le mot brutal *melting-pot* — les divers éléments ethniques de ce pays, au point d'en effacer les nobles et utiles caractéristiques, il me semble qu'on lui fait gratuitement injure. Elle a trop soif de vie pour vouloir étouffer dans son sein des promesses de vie plus grande, plus haute, plus humaine. Il peut y avoir chez elle, dans son libéralisme social et religieux, des illusions périlleuses, c'est chez elle la part de l'infirmité humaine : les peuples les plus cultivés n'y échappent pas, quand les principes de l'Évangile maintenus par l'autorité légitime s'oblitèrent chez eux en tout ou en partie.

En tout cas, je considère comme admis que l'esprit public américain ne demande pas, sous prétexte d'unité, la mort des groupes ethniques, ni même leur fusion en un seul moule. Où serait d'ailleurs le prototype américain, d'après lequel il faudrait modeler tous les habitants de ce pays ? Si c'est le type anglo-saxon, qu'on veuille bien le dire. Mais alors il faut se résigner à renier toute l'histoire américaine depuis 1767. Qui l'osera ? Non, j'aime mieux m'en rapporter à la devise des armes américaines : *E pluribus unum*,, unité dans la pluralité des éléments. Elle évoquera toujours l'ingénieuse mise en œuvre du régime fédératif, avec l'autonomie qu'il laisse à chacun des états; mais j'ose y lire une pensée plus profonde et plus généreuse encore : unité d'affection et de dévouement au même drapeau, au même idéal démocratique, dans la diversité

féconde des talents, des aptitudes, des qualités des races qui survivent sous la protection de ce drapeau.

OBJECTIONS ET RÉPONSES

Je n'ignore pas les objections soulevées pendant la guerre, où les instincts de race pouvaient prendre un caractère inquiétant et suraigu.

Si ce principe vaut, pourrait-on dire, la survivance allemande, en ce pays, n'y constitue-t-elle pas un danger ?

Le gouvernement américain a eu l'œil ouvert. Qu'a-t-il fait ? A-t-il suggéré la suppression de toute publication en langue allemande ? Non. Comme mesure de guerre, on a resserré les mailles de la censure. Mais tel est le respect de ce pays pour l'honnête liberté de la parole et de la pensée, que l'on n'est pas allé plus loin.

Une certaine philosophie née en Allemagne, il y a quatre siècles, propagée depuis par Kant, Hegel, Fichte, Schopenhauer, Nietzche, a produit quelque part les énormes prétentions du surhomme allemand et suscité le militarisme bismarckien. Dans d'autres pays, la propagation de cette doctrine a servi à émietter les convictions et à diviser les forces nationales. Si la guerre récente avait pour effet de montrer au monde le danger de cette doctrine qui a armé le troupier allemand avec l'approbation de professeurs d'universités allemandes, elle aurait au moins un bon résultat. Elle aurait appris au monde, et en particulier aux États-Unis, où les professeurs allemands encombraient les chaires les mieux rémunérées, qu'il n'y a pas trente-six choses dans le domaine des idées morales. Il y a d'une part l'esprit chrétien, fait de justice, de bonté, de douceur, de pureté, et de l'autre, il y a une certaine façon payenne en son fond de concevoir la vie. C'est l'orgueil, c'est la dureté qui finit par dire : La faiblesse n'a pas de droit ; c'est l'égoïsme qui se divinise et qui suscite par sursauts des bacchanales de brutes saoules et lubriques, au sein de la civilisation chrétienne épouvantée. Entre ces deux forces, « les deux cités », on peut quelque temps se croire capable de rester neutre : de fait, la logique entraîne tôt ou tard les dilettantes dans la mêlée, pour l'une ou l'autre de ces idées.

Heureusement, on peut espérer — on l'a affirmé — que les Américains d'origine allemande, en quittant l'Allemagne depuis 1846, n'ont apporté avec eux que ce qu'il y a de bon, d'humain et de chrétien dans les parties les plus civilisées de leur patrie d'origine. A la bonne heure ! les Américains ne demandent pas mieux que de le croire, et, en ce cas, l'esprit chrétien de ce pays n'a pas tort de penser que la survivance même de l'élément germanique, si différent du surhomme de là-bas, aura ici de bons effets dans l'avenir.

Je m'efforce donc de saisir la pensée sans haine et sans préjugés de l'âme américaine, je m'efforce de traduire sa façon cordiale d'offrir l'hospitalité aux races des vieux pays en leur demandant seulement de dépouiller ce qu'elles ont d'idées et de principes incompatibles avec l'idéal généreux, fraternel, charitable, humain, qui distingue le meilleur de l'âme américaine. Pour que nous apparaisse mieux l'estime qu'elle a pour sa devise « *E pluribus unum* », je la mets en présence de l'élément qui a le même sang que l'ennemi d'hier, et nous sommes forcés d'admettre que l'âme américaine véritable ne demande pas la disparition de cet élément, de ses qualités distinctives et de sa langue maternelle, mais seulement l'abdication de certaines doctrines malsaines et la fidélité au drapeau qui le protège.

Que serait-ce donc, si je mettais l'âme américaine en présence de l'élément français qui occupe tant de place dans les plus illustres pages de l'histoire américaine ? Aurais-je même besoin de prouver que la patrie américaine a place chez elle pour la race française, pour la pensée française et pour la langue qui exprime et transmet le mieux cette pensée ?

LA PENSÉE FRANÇAISE ET L'AME AMÉRICAINE

La patrie américaine ne peut pas avoir oublié que l'élément français, surtout dans le nord, l'ouest central et le sud, a été le premier à civiliser ce continent par le christianisme. « Les Français venus en Amérique, aux XVIe et XVIIe siècles, n'entendaient pas seulement jeter les bases d'un empire. Ils venaient, selon les expressions d'un

historien du XVIIe siècle, dilater les bornes de la pitié, de la justice, de la civilité, en un mot, de la lumière française. »[1]

La patrie américaine ne peut pas avoir oublié que, dès 1650, une délégation française de Québec vint à Boston, offrir le projet d'une alliance offensive et défensive entre les deux colonies, avec cette entente que la Nouvelle-France et la Nouvelle-Angleterre resteraient en paix, même si les deux mères-patries allaient encore se quereller pour les intérêts européens. Si ce projet raisonnable, devançant de deux siècles ce qu'il y a de plus sage dans la doctrine Monroe, n'eut pas de suite au XVIIe siècle, ce ne fût pas la faute des Français de l'Amérique. Il eût suffi à empêcher les deux colonies de soudoyer leurs alliés les uns contre les autres dans des guerres qui ont abouti à l'extinction des races indigènes, et qui n'ont pas été un honneur pour la civilisation des deux colonies.

L'élément français a plus tard donné son or et son sang pour l'indépendance de ce pays; la pensée française exprimée par Montesquieu,[2] a livré aux pères de la République des États-Unis le génial secret de cette constitution, plus parfaite encore que la constitution britannique, imposée jadis par les barons normands, d'autres Français, au roi Jean-sans-Terre. L'Union américaine vient de prouver qu'elle n'a pas oublié ces faits. Le mot de Pershing « Lafayette, nous voici ! » est un des beaux mots épiques de la guerre récente. Il répare le télégramme de félicitations du président Ulysses Grant à Guillaume de Prusse.[3]

LES ÉTATS-UNIS ET LES FRANÇAIS DU CANADA

Les États-Unis ont pu s'étonner de l'attitude des Français du Canada, en 1775 et en 1812. Lié par ses ser-

[1] *Revue des Deux-Mondes*, novembre 1918. Article de M. Émile Boutroux sur le président Wilson.

[2] Tout le monde sait que l'*Esprit des lois*, ouvrage d'ailleurs très discutable, a été le *vade-mecum* de ceux qui ont rédigé la constitution américaine.

[3] Le premier message de compliments adressé à Guillaume de Prusse proclamé empereur d'Allemagne à Versailles, en 1871, venait du président des États-Unis.

ments de 1760, inquiet des imprudentes déclarations du Congrès de 1775 contre la religion catholique, ce peuple d'origine française ne voulut pas courir de risques : il protégea son territoire contre une agression qu'il n'avait pas provoquée. Et l'on peut se demander, à tout prendre, si les États-Unis n'ont pas gagné à rester dans les limites tracées par le traité de Paris, élargies plus tard par des concessions de la diplomatie anglaise. Assez de problèmes leur ont été imposés par leur immensité géographique. Du reste, le peuple américain a dû savoir, en 1914, que le peuple canadien d'origine française a chanté le *Te Deum* dans toutes ses églises, pour célébrer le centième anniversaire de la paix entre le Canada et les États-Unis. Ce fait en dit long. Un jour viendra où l'effet sera dissipé, d'une certaine propagande intéressée à décrier ces paysans français du Canada.

Quand la guerre mondiale éclata, les Canadiens français ne refusèrent pas d'y participer dans la mesure de leurs ressources. Mais ils se réservèrent sur le principe de leur intervention. Ils tinrent à ce que le Canada y entrât comme nation et non comme partie d'un empire européen. C'était s'en tenir à la lettre et à l'esprit de leur constitution. C'était de plus signifier qu'ils refusaient d'engager l'avenir de leur pays dans tous les conflits où cet empire pourrait entrer. En attendant que s'efface l'impression produite par une campagne de presse habilement conduite, les États-Unis peuvent toujours admettre qu'ils n'ont pas à se plaindre du clergé, des hommes d'État, des juristes, des médecins, des hommes d'affaires, des ouvriers et des cultivateurs que l'élément français du Canada leur a fournis depuis soixante ans. Ils n'ont certainement pas à rougir des milliers de soldats de cette race qui se levèrent, au premier appel de 1917, pour soutenir la cause du pays, quand le gouvernement de ce pays, leur patrie, décida que les Etats-Unis comme nation, entraient dans le conflit sans s'engager du reste dans des alliances européennes qui hypothèqueraient le sang des générations futures. En résumé, dans le cours de son histoire — sauf au moment où la France en révolution envoyait ici des agents turbulents, comme Genest et Fauchet — l'Union

américaine n'a pas connu d'heure où il y eût danger à ce que l'élément français survécût en elle, et à ce que la pensée française authentique, faite d'esprit chrétien, de générosité, de fraternité, mais aussi de logique et de sens pratique, fût maintenue vivante au sein de cette race, avec la langue qui lui permet de conserver toutes les qualités de son âme. Non seulement il n'y a pas de danger, mais il y a intérêt. Pour l'établir, il n'est pas nécessaire d'invoquer l'entente que la guerre a raffermie entre ce pays et la France, avec l'échange moral et intellectuel qui va en résulter. Il est des raisons plus larges, plus permanentes et d'un ordre moins accidentel.

LES BESOINS DE LA DÉMOCRATIE

L'Union américaine est une grande démocratie. Or, de quoi a besoin ce régime pour obvier aux dangers qu'il comporte? Il lui faut des citoyens chez qui le sens social et religieux soit assez vivace pour combattre l'égoïsme, l'inévitable péril de tous les régimes, en particulier d'un régime qui favorise toutes les initiatives privées, jusqu'à glorifier les succès de l'individualisme outrancier. C'est un danger pour le corps non moins que pour l'âme de la patrie.

Au plein épanouissement de la vie matérielle du pays, l'égoïsme oppose, en haut de la société, les excès de la richesse portée à rechercher le luxe, les raffinements de la bonne chère, et à exploiter les sueurs du peuple sans songer à lui donner sa part des conforts honnêtes de la vie. Dans les classes pauvres, le même mal développe l'envie et les sourdes colères qui abuseront demain de la force du nombre, pour s'attaquer au droit même de la propriété.

Aux forces vives de l'âme, l'égoïsme, en pays démocratique, peut-être plus qu'en d'autres, oppose « le culte de l'incompétence. » Il donne libre carrière au charlatanisme qui abuse de la bonne foi des gens, se fait une popularité suspecte et répand le paradoxe facile, au grand dam des principes les plus élémentaires de la vie de l'esprit.

Dans le monde des mœurs, il érige impunément en doctrine le divorce et l'infanticide, et tout ce que Roosevelt

dénonçait naguère comme un suicide national en ce pays même. L'égoïsme satisfait sourit aux pires abus, pourvu que le succès les innocente aux yeux du public. Newman a écrit que, dans la langue de son pays, le mot *decency* a pris toute la place que la religion et la vertu devraient y occuper. [1]

LE CATHOLICISME ET LES BESOINS DE LA DÉMOCRATIE

Personne ne nie qu'il y ait des vertus humaines possibles sans le frein religieux. Mais l'évidence des faits démontre que seule la religion, qui est l'amour surnaturel de Dieu et du prochain, peut offrir un remède certain, permanent et universel à l'égoïsme.

A des Américains d'origine française ou franco-canadienne, il n'est pas nécessaire de démontrer cette affirmation. Tous puisent, dans le catholicisme, le meilleur de leurs vertus familiales, civiques et patriotiques, ce quelque chose d'aimable aussi, de courtois et de bienveillant, qui les distingue dans leur hospitalité comme dans leurs relations avec les autres races : c'est la politesse française ou la charité chrétienne. Ils y puisent également la fierté et le courage qui ont fait se lever leurs fils en nombre, comme volontaires, au premier appel de leur patrie.

LES CATHOLIQUES D'ORIGINE FRANÇAISE ET LE SENS DE LA FRATERNITÉ HUMAINE

Le pays attend d'eux un service spécial c'est que les Franco-américains conservent à leur esprit chrétien sa tournure française traditionnelle. Ils peuvent être humbles et reconnaître leurs lacunes, quand ils se considèrent devant Dieu. Il leur est tout de même permis d'être fiers quand ils se comparent aux autres. Ils n'ont pas besoin d'être

[1] To seem becomes to be; what looks fair will be good; what causes offence will be evil; virtue will be what pleases, vice what pins... It is deteti on, not the sin, which is the crime; private life is sacree, and inquiry in it is intolerable; and *decency is virtue.*

NEWMAN.— *An Idea of a University.* Discourse VIII. *Knowledge and religious duty,* p. 201.

agressifs dans leur façon de juger l'esprit chrétien tel que le portent les Anglo-Saxons, les Irlandais, les Allemands, les Slaves, devenus américains. Tous ces peuples ont donné à la civilisation chrétienne la marque propre de leur génie national, et c'est pour les États-Unis un grand honneur que de recueillir, de canaliser, de centraliser vers un idéal commun l'action de tant de génies divers. Il est bon de le noter en passant, le catholicisme ne professe qu'une foi et qu'une morale. Mais, précisément parce qu'elle est universelle, l'Église tient compte de la diversité des tempéraments ethniques, parce que cette variété des aptitudes dans l'unité doctrinale est une richesse de vie pour la société spirituelle, non moins que pour la valeur de la civilisation qu'elle entretient et propage. Ceux qui, bien intentionnés, ont voulu louer l'Église catholique d'être un merveilleux instrument d'assimilation entre toutes les races de la terre, ou celles d'un pays en particulier, ont involontairement calomnié le catholicisme. Ils ont gratuitement mis au compte de l'Église catholique les tendances passagères de certains groupes de catholiques, ce qui est une forme de sophisme assez fréquente.

Dans un article de l'*America*, du 16 mars, 1918, signé Edwin Ryan, D.D., je relève, à ce propos, les très judicieuses remarques suivantes, qu'on ne trouvera pas trop longues. Parlant de sainte Rita, le docteur Ryan écrit : "She is conspicuous as an expression of what we may call that seer-like quality in the national temperament, a trait which is one of the most striking and most valuable characteristics of the Irish soul. . . If the Irish in America have not fulfilled all their promises as a race of true idealists, if they must plead guilty in any measure to the indictment Dr. O'Malley brought against them in the pages of *America* last year, it can only be because they have suffered the glamor of material success to blind their eyes to the finer and more delicate glory that is sure to be theirs if they remain true to themselves." Et l'écrivain, sans rappeler le fait trop évident, que la perte de la langue gaëlique a contribué ici plus qu'en Irlande à modifier l'âme de l'américain de race irlandaise, remonte aux origines du christianisme chez le peuple d'Irlande, pour en

tracer la physionomie distinctive, et souhaiter, comme nous, qu'elle ne s'efface pas plus que la nôtre en Amérique. "Before the day of St. Patrick, there had been no instance, in Western Europe, of the extension of Christianity to a people not previously Romanized."

"Newman's happy dictum that the Graeco-Roman civilization was the soil in which Christianity grew up, must, in the case of Ireland, admit of an exception which seems providential. In Ireland Christianity, was superimposed on the native civilization without the usually intermediate of Roman organisation. Ireland's conversion was a fusion of two elements, not of three, as was the conversion of the Western peoples up to that time. Consequently *the type of Catholicism, if we may use the phrase, was different, the native genius expressing itself far more strongly than among other non-Roman races* . .

Her religion was from the Eternal City, her culture was from herself."

Et, pour conclure l'auteur souhaite que l'Américain d'origine irlandaise ne laisse pas s'abaisser l'idéalisme qu'il tient de ses ancêtres, afin que la race celtique continue en Amérique à réagir contre le néo-pélagianisme qui, « élevant la raison humaine et les forces naturelles au-dessus de la grâce », constitue l'un des périls de notre époque.

Nous pourrions faire ainsi le tour des races qu'abrite le drapeau étoilé. Dans chacune, nous relèverions telle qualité native que l'Union américaine gagnera à ne pas effacer par un travail d'assimilation excessive.

Il nous sera bien permis d'exposer en quoi il est bon pour les États-Unis que le génie latin, personnifié surtout par l'âme française, continue d'exercer ici comme en Europe son influence.

En Europe, la France a été l'apôtre de l'idée chrétienne, et en même temps le champion du génie latin. Civilisée et latinisée dans une certaine mesure par trois siècles de domination intelligente des forces romaines et surtout par l'action des apôtres des Gaules, la France a débuté, dans l'histoire de la civilisation chrétienne, par deux siècles de luttes contre les vagues payennes ou hérétiques, toujours brutales, de ses voisins de la Germanie.

Inférieurs en nombre, nos pères gallo-romains n'ont jamais désespéré de leur langue, de leur foi, du génie latin, d'eux-mêmes. Quand plus tard, au quinzième siècle, la France de sainte Jeanne d'Arc eut repoussé le flot anglais, à la suite de la guerre de Cent-Ans, elle devint maîtresse d'elle-même et pût exercer en Europe ce que de Maistre a nommé « la magistrature du génie latin ». L'histoire du XVIIe siècle suffit à rappeler qu'elle n'a pas failli à sa tâche. C'est le moment où elle commence à coloniser dans le Nouveau-Monde. Il est bien impossible de ne pas admettre, ce que Bancroft lui-même admet, que l'effort français en Amérique est beaucoup plus humain que strictement intéressé.

Sur ce théâtre américain, la France a été constamment en rivalité avec l'Anglo-Saxon. Or, de quel côté se trouve davantage cette « *Caritas generis humani* » dont parlait déjà Cicéron, cet amour du genre humain qui voit en tous les hommes des frères, et qui, surélevé par le christianisme, donne aux pionniers français figure de « Croisés de la Nouvelle-France », suivant le beau titre du livre de M. Munro ? [1]

Je ne dis pas que le génie anglo-saxon n'a pas sa supériorité : il a rendu des services à certaines factions de l'humanité, il a suscité des industries payantes, il s'est imposé habilement, avec une ténacité froide et patiente qui honore le patriotisme anglais. L'admettre, ce n'est pas justifier les odieuses prétentions du groupe des impérialistes anglo-saxons d'aujourd'hui et de demain.

Mais enfin, de quel côté se trouvent davantage, avec le sens de la fraternité, la loyauté, la droiture, la sincérité, l'absence d'hypocrisie, la franchise, et surtout l'absence de tout mépris pour le reste des hommes ?

Or, je mets de côté les différences de caractère que des circonstances historiques ont pu créer entre Français de France et Franco-Américains d'origine française ou canadienne-française. Au fond, ces nuances, sauf quand

[1] Collection Abraham Lincoln, Vol. 4 : *Crusaders of New-France.* A Chronicle of the Fleur-de-Lis in the Wilderness, by William Bennett Munro.

la religion est en cause, ne peuvent pas suffire à nous diviser. Je dis qu'il y a tout intérêt à ce que tous nous gardions en Amérique les qualités essentielles qu'une commune origine a transmises aux Franco-Américains d'aujourd'hui. Toute notre histoire en Amérique nous transn. l'obligation de n'être pas égoïstes et de ne pas avoir de mépris pour les autres races, si nous voulons être fidèles à nos traditions.

Voici des faits. Champlain est en présence des indigènes d'Amérique. Eh bien ! lui, ce représentant d'une vieille civilisation, leur dit : « Vos fils marieront nos filles et nous ne serons qu'un seul peuple. » C'était peut-être aller loin, et le projet n'eut pas de suite. Mais on ne peut en nier l'admirable et fraternelle cordialité. Il traite d'égal à égal avec ces tribus primitives, quand d'autres devaient prouver par leur conduite que, dans leur estime, "the only good Indian is the dead Indian".

Et ce que Champlain pense, les gens de sa suite le pensent. Pierre Giffard, premier seigneur de la côte de Beauport, conduit en Amérique sa jeune femme Marie Renouard. On est en 1636. Un jour, il est allé sous les bois travailler. Il en rapporte un enfant abandonné. C'est un petit sauvage. Marie Renouard l'adopte et lui donne bravement le sein comme à son propre nouveau-né. Charité française ! Se figure-t-on une noble pèlerine du Mayflower en train d'esquisser ce geste ? Or, Marie Renouard ne fait, à sa façon, que ce que d'autres Françaises tentent pour nourrir l'intelligence des petits sauvages : les religieuses de Québec et de Montréal se font maîtresses d'école pour les petits Peaux-rouges, pendant que les missionnaires français s'en vont partager les logis et les aliments infects des indigènes.

Plus tard, au XVIIIe siècle, de quoi s'entretient Lafayette avec Washington, dans leurs loisirs entre les campagnes d'été de la guerre d'Indépendance ? Il émet le projet d'émanciper graduellement les nègres que les vaisseaux négriers d'Angleterre ont transportés de l'Afrique au Nouveau-Monde. L'un des regrets de Washington sera de ne pas pouvoir donner suite à ce projet humain et bien français.

Vers 1840, Georges de Boucherville produit un roman canadien : *Une de perdue, deux de trouvées*. La scène, dans la première partie, se passe dans les États du Sud. L'auteur prend la thèse de Lafayette et ébauche tout un plan d'émancipation rationnelle, où l'éducation des nègres à la liberté se serait faite, de façon à ne pas les jeter brusquement dans une condition libre dont ils savent encore à peine se servir aujourd'hui. Charité française !

Dans l'ouest central, voici un autre Français à l'œuvre : c'est Pierre Ménard, né sur les bords du Richelieu, en 1766. Venu dans la colonie française de Kaskaskia en 1790, à 24 ans, il fut de 1809 à 1818 président du conseil territorial de l'Illinois, et lieutenant-gouverneur de l'état, de 1818 à 1822. Il mourut à Kaskaskia en 1844, avec beaucoup de terres, mais avec une succession grevée de billets promissoires qu'il avait endossés pour ses amis et de comptes innombrables dont il n'avait jamais exigé le paiement.

Voici ce qu'en dit un biographe dans l'*Historical Encyclopedia of Illinois* :

"He was hospitable, frank, liberal and enterprising. The following story related of him illustrates a pleasant feature of his character. At one time, there was a scarcity of salt in the country, and Ménard held the only supply outside of Saint-Louis. A number of his neighbours called upon him for what they wanted; he declined to let them know whether he could supply them or not, but told them to come to his store on a certain day, when he would inform them. They came at the time and were seated. Ménard passed around among them and inquired of each : "You got money ?" Some said they had and some that they had not, but would pay as soon as they killed their hogs. Those who had money he directed to range themselves on one side of the room, and those who had none, on the other. Of course, those who had the means expected to get the salt and the others looked very much distressed and crestfallen. Ménard then spoke up in his brusque way, and said : "You men who got *de* money, can go to Saint-Louis for your salt. *Desc* poor men who

got no money shall have my salt, by gar !" Such was the man, noble-hearted and large-minded."

C'est avec des caractères français de cette trempe que s'est formée, dans l'ouest central, la vieille tradition démocratique qui y subsiste encore. Pierre Ménard a bien mérité la statue qui lui a été érigée sur les terrains du capitole de Springfield (Illinois).

Il ne serait pas impossible de trouver des traits semblables dans l'histoire du groupe franco-américain de la Nouvelle-Angleterre. Choisissons seulement un jugement d'ensemble formulé par un industriel anglo-saxon du Canada, dénué de tout préjugé favorable à notre race. L'an dernier, s'adressant à la Chambre de Commerce de l'une des villes de la Nouvelle-Angleterre, pour intéresser des capitalistes américains en faveur d'une exploitation industrielle de Sherbrooke, l'agent disait : « Surtout, dites bien à ces financiers que leurs capitaux ne courent aucun risque dans l'industrie que je recommande. Tous les ouvriers sont des Canadiens français, travailleurs paisibles et consciencieux, et qui ne font pas de grève pour rien. »

Ce jugement ne dut pas étonner l'Américain, qui connaît de vieille date la valeur morale et économique de nos travailleurs passés aux États-Unis. Tout cela n'est pas dit pour infirmer les qualités des autres. Nous n'avons pas cette prétention. Il s'agit simplement de faire remarquer que l'âme française, au Canada et ici, a gardé les traits généraux qui l'ont distinguée en Europe où elle a porté haut le caractère latin christianisé, avec tout ce que cela comporte de généreux, d'accueillant à autrui, de profondément humain. Nous pouvons ajouter que l'élément français d'Amérique n'a pas subi la tentative de déformation payenne qui a assailli la France en 1793, ni l'effort de déformation germanique que l'enseignement officiel a poursuivi en France sous la troisième République.

LE PATRIOTISME ET LE CULTE DU PASSÉ

Venus aux États-Unis par groupes de familles, ces descendants de Français se sont crus instinctivement tenus

d'observer ici comme ailleurs le commandement de Dieu : « Honore tes père et mère ». Et ils ont compris que cela implique la conservation respectueuse de tout ce que leurs ancêtres leur avaient transmis, et le devoir de mettre au service de leur patrie tout un ensemble d'attributs dont elle n'a qu'à se féliciter. Ils ont compris que leur âme ne donnerait tout son plein rendement qu'à la condition de continuer de s'alimenter à l'histoire et à la littérature de leur race, en Europe et au Nouveau-Monde, tout en s'adaptant à leur nouvelle patrie par l'étude de son passé et de ses aspirations. Ils n'ont pas eu de peine à faire cette adaptation : à chaque page de l'histoire de l'Amérique, ils rencontraient des traces d'action française qui leur permettaient de se sentir ici chez eux.

LE PATRIOTISME DES FRANCO-AMÉRICAINS ET LEURS RELATIONS FRANÇAISES

On ne peut pas leur reprocher de vouloir garder en même temps contact avec la pensée française d'Europe et du Canada. C'est pour eux un double principe de vie ntellectuelle et morale dont ils ne pourraient se passer sans s'anémier. Ils ont su d'ailleurs choisir. Au Canada, leurs pères et leurs frères ont su faire le partage entre les produits discutables de la politique de la France depuis 1789, et l'expression de la pensée traditionnelle de la France catholique. Ceci, parce qu'humain, universel, classique, catholique dans toute la force des termes, continue de leur convenir. Quant au reste, d'inspiration passagère, variable, comme les révolutions successives qui le suscitent, les Canadiens français s'en sont tenus au courant. Mais ils n'ont pas cru devoir s'en inspirer ni s'en passionner : ce qui n'est pas dans le sens de leur destinée nationale ne peut pas être pour eux un aliment et une force.

Or, c'est précisément cette prudente façon de continuer de puiser aux vraies sources de la pensée fran,aise qui a permis à la race française de rendre au Dominion du Canada les plus rands services. C'est chez elle qu'il y a le plus d'esprit de suite, de logique, et c'est chez elle qu'il y a le plus de respect pour les droits d'autrui. Nul

n'ignore que, de toutes les provinces du Dominion, la province de Québec, de majorité catholique et française, est la seule qui reconnaisse aux pères de famille, sans distinction de race ou de religion, tous leurs droits naturels, dans l'éducation de leurs enfants. Dans toutes les neuf autres, malgré le pacte de 1867, les droits des minorités ont été violés dans les lois dites d'éducation. Le temps vient où d'éminents écrivains de race anglaise et de religion protestante ont le courage de dire aux leurs cette vérité, que les habitants du Saint-Laurent, tant décriés, sont encore, parmi les Canadiens, ceux qui ont gardé la plus intacte notion de leurs devoirs envers eux-mêmes, envers leur pays, et envers les autres races de ce pays. Ils n'ont pas appris en leur langue à parler de la supériorité ou de l'infériorité des races. Ils ont tâché d'être respectueux envers les autres et ne demandent en retour qu'à être respectés.[1]

Respectueux des droits des minorités en politique, ils ont eu pour l'infortuné tous les égards qu'elle a le droit d'attendre de cœurs bien faits. A l'heure où une politique inqualifiable avait réduit l'Irlande à la famine, ils ont vu des vaisseaux anglais apporter par milliers sur les bords du Saint-Laurent, des victimes de la crise économique qui a sévi dans tout le Royaume-Uni, vers 1846. Ils se sont portés au-devant de ces coreligionnaires malheureux. Au péril de leur vie, ils ont affronté les maladies qui sévissaient dans les vaisseaux en quarantaine, puis ils ont ouvert leurs foyers et leurs paroisses aux survivants de cette tragique odyssée. Aux fils de la nation opprimée, ils ont donné le meilleur de leur table frugale, et ce qu'ils pouvaient offrir de meilleur encore : une éducation soignée, qui a permis à cette race intelligente de gravir chez les Canadiens français tous les degrés de la vie sociale, jusqu'au poste de gouverneur de la province de Québec inclusivement. S'étonnera-t-on, après cela, que le groupe franco-américain se soit adapté sans effort à la patrie américaine? Il avait des habitudes, pour ainsi dire ataviques, qui le pré-

[1] Cf. « *The Clash, a study in Nationalities* », by William Henry Moore, Toronto. Dent & Sons, 1918.

disposaient à se bien entendre avec quiconque le respecterait. Qu'on lui laisse le temps de donner toute sa valeur. Arrivé ici dans des conditions de fortune désavantageuses, il améliore lentement mais sûrement sa vie économique. Il continue de respecter la loi naturelle en dépit d'une certaine ambiance, et la vie se multiplie merveilleusement là où il s'implante.

Il n'a pas demandé un traitement de faveur. Aux impôts qu'exigeait l'État pour les écoles publiques, il a ajouté les impôts volontaires qu'exigeait sa conscience et il a édifié, sans secours d'autrui, les écoles bilingues où l'on apprend à ses enfants à bien servir leur patrie et à ne rien oublier de ce qu'ils doivent se rappeler. Voilà de sérieuses économies pour l'État et des réserves encore plus précieuses pour l'avenir. Si les Franco-Américains se souviennent de l'histoire du pays de leurs ancêtres, la France ou le Canada, ce n'est pas pour aspirer à révolutionner leur patrie définitivement choisie, les États-Unis, en y apportant les préoccupations politiques de ces patries de leurs aïeux. C'est uniquement pour savoir de quoi la Providence a pétri leur cœur, ce qu'elle a déposé dans leur âme, en de longs siècles d'une vénérable hérédité, et ce qu'un pareil héritage de vertus françaises et canadiennes-françaises impose de devoirs sacrés à leur âme franco-américaine.

Pareillement, s'ils osent se souvenir que leurs pères du Canada ont bien traité les autres races, ce n'est pas par vanité. Ils savent que la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. Mais ils aiment à espérer que, pour avoir été respectueux envers l'infortune des autres au Canada, ils pourront avoir le droit de n'être pas traités ici en inférieurs par d'autres frères, plus fortunés que ceux dont ils ont soulagé la détresse. Rien de tel, pour se bien comprendre, que de s'exprimer franchement. Après cela, qu'on ne gêne pas le Franco-Américain dans sa façon d'accomplir ses devoirs patriotiques. Si, avec son instruction catholique bilingue, il continue de gravir les degrés qui mènent aux honneurs et aux responsabilités, tout son passé, comme sa conduite présente, est là pour assurer aux Américains de toute race qu'il n'abusera pas

de ses attributions et de ses pouvoirs pour ostraciser les autres. Ce n'est pas sa manière.

L'OPINION SAINE

Au reste, de toute part se font entendre, à ce sujet, des propos encourageants. Certaines formules absolues, lancées au cours de la guerre, ont été élargies par des explications sensées. Ces explications sont venues d'abord, comme il fallait s'y attendre, de ceux qui parlent le mieux au nom du catholicisme. La grande revue catholique *America*, à plusieurs reprises, a insisté discrètement sur l'utilité pratique des langues modernes, en même temps qu'elle plaidait pour la culture gréco-latine ; elle a de même représenté avec douceur et force « qu'il y a beaucoup de justesse dans l'opinion de ceux qui pensent que la conservation de la langue peut aider à la sauvegarde de la foi. » Elle a enfin fait remarquer le caractère essentiellement composite de la nation américaine, et elle a prié le public de vouloir bien retenir que la majorité des soldats de la république américaine, qui sont allés en Europe soutenir ses intérêts et ceux d'une portion considérable de l'humanité, descendaient de races très variées, qu'ils portaient des noms de toutes les nuances ethniques, et qu'un très grand nombre parlaient, outre l'anglais, la langue de leur famille, sans que pour cela leur patriotisme fût moins ardent. La chose publique s'est bien trouvée, en temps de guerre, de la variété qu'elle avait sagement laissé subsister sous l'unité du drapeau étoilé. On ne perdra rien à continuer d'être aussi sage en temps de paix.[1]

Des milieux protestants les plus cultivés, sont venues des remarques semblables. Tel grand journal, fervent admirateur de Roosevelt, le *Boston Evening Transcript*, s'est donné la peine d'exposer que les projets d'américanisation ne doivent pas donner l'impression que l'on veut violenter les groupes ethniques à la façon du tsar de Rus-

[1] A ces judicieuses remarques de l'*America*, il convient d'ajouter la courageuse et intelligente défense des Canadiens français des États-Unis, formulée par S. G. Mgr Rice, év. de Burlington (Vt) : Lettre au sénateur Lafleur, avril 1919.

sie. Il a ajouté que l'on aurait tort de faire entrer les gens dans la condition de citoyens américains par une porte humiliante. Il a insisté pour qu'on n'eût pas l'air de leur enseigner qu'il n'y a jamais eu de grands hommes au monde avant Washington et Lincoln. Il a même prié les pédagogues américains de vouloir bien se renseigner sur l'histoire des races auxquelles appartiennent leurs élèves, afin de maintenir en eux vivant le sens du respect de leur sang et de leurs origines, sans lequel on n'aurait que des âmes éteintes, parce qu'elles manqueraient du plus légitime stimulant humain, le sens de l'honneur. Enfin, il a conclu en priant ceux qui se donnent comme les Américains par antonomase, de ne pas compromettre la réputation de l'âme américaine, en prenant un air de condescendance mortifiante à l'égard des races qui sont en train de s'acclimater chez eux.

Il y a longtemps que les Franco-Américains font des sacrifices pour entretenir leurs écoles. S'ils se sont imposé ces lourdes charges, c'est parce qu'ils ont toujours eu assez de foi à la générosité et au bon sens de l'âme américaine, pour croire qu'on ne viendrait pas un jour saboter leurs écoles et restreindre le droit qu'ils ont d'élever leurs enfants conformément à leurs devoirs envers Dieu et envers leur patrie. Plus d'un signe permet d'espérer qu'ils ne se seront pas trompés.

Enfin, des données plus précises encore, et de personnes particulièrement bien placées pour les donner avec autorité, sont venues s'ajouter, au moins dans certains états.

Prenant à leur compte les déclarations d'un journal de Manchester, N. H., sur le projet d'américanisation, M. Frank Streeter, président du comité d'américanisation pour le New-Hampshire, M. Ernest W. Butterfield, surintendant de l'Instruction publique, et M. l'abbé P.-J. Scott, surintendant des écoles catholiques du diocèse de Manchester, ont eux-mêmes signé ce qui suit :

« Le programme d'américanisation n'a pas pour but de décourager ceux qui veulent se servir d'une autre langue que l'anglais. On ne désire pas réduire les Américains à une seule langue, on ne désire que les familiariser avec la

langue qui sert aux lois du pays. Nous désirons que toutes les autres durent, avec toute la richesse qu'elles peuvent ajouter à notre société comme à notre littérature. N'allons pas laisser s'égarer notre pensée à ce sujet. Il n'est ni dans nos visées ni dans nos désirs de priver notre vie publique de l'apport des langues étrangères... Tout le plan d'américanisation tend à enrichir, à unifier la vie américaine, non à l'appauvrir. »

Ces paroles sont d'or. Il n'y a qu'à les retenir, pour les rappeler à temps, à qui de droit. Aussi bien — il est temps de le dire pour conclure — l'obstacle principal à la survivance des qualités ethniques et de la langue française, chez les Franco-Américains, ne viendra pas surtout de ceux qui ne parlent que l'anglais, ou des pouvoirs publics, au moins, d'une façon générale. Il sera plutôt dressé par l'apathie de ceux qui volontiers s'en tiendraient à la loi du moindre effort. Certainement, il faut de l'effort pour se donner la supériorité qui consiste à connaître plus d'une langue. C'est la difficulté que rencontrent tous ceux qui veulent reculer le plus possible les bornes de leur cerveau.

L'obstacle viendra encore de ceux qui considèrent comme une régression la fidélité du souvenir, et qui pensent que le progrès consiste uniquement à préparer les succès immédiats, sans s'occuper du passé, de ses traditions et des lumières qu'il projette sur l'avenir. Ce serait un danger à redouter, croyons-nous, si les soucis d'ordre industriel et commercial étaient seuls à guider l'âme franco-américaine. Dieu merci, il y a mieux.

Tous apprécient le sens pratique de ceux des nôtres qui ont fait fortune, sans s'occuper surtout d'idées et de sentiments. Nul ne les blâme d'avoir été tout entiers à leurs affaires. Leur prospérité matérielle, s'ils en usent intelligemment, est un avantage conquis pour les leurs, pour leur cité et pour leur patrie Mais, cela dit, il reste que les idées justes et les sentiments respectables gardent toute leur valeur. Et ceux qui, par l'école, le journal, la revue, la tribune, les associations, maintiennent en vie ces idées et ces sentiments, ajoutent non seulement à la valeur religieuse, morale et intellectuelle de leurs frères, mais même à leur valeur économique, et sur ce terrain, au moins,

tous doivent pouvoir s'entendre. L'important est que l'on ne divise pas les forces sociales des groupes franco-américains, et que, commerçant, industriel, ouvrier, prêtre, ou professionnel, l'on ait assez de largeur de vues pour admettre que, si le bien de la patrie est un devoir commun, il y a pourtant plusieurs manières de promouvoir le bien commun. L'une n'exclut pas l'autre.

Pourvu que l'on sache diriger toutes ces manifestations de vie vers la fin surnaturelle, en encourageant la mise en œuvre des moyens que propose la religion, l'on aura recherché le règne de Dieu et de sa justice, avec l'assurance divine que le reste viendra par surcroît. Il ne saurait y avoir de patriotisme américain plus intelligent et plus utile. Et c'est parce que tous ces modes d'action sont en honneur chez les Franco-Américains, c'est parce que tous, laïques et prêtres, s'appliquent à s'entr'aider selon leurs moyens et leur vocation, que nous pouvons envisager l'avenir avec confiance. Quelques défections individuelles, chez certains professionnels surtout, pour ne pas parler des politiciens, ne permettent pas de penser que l'ensemble des nôtres se dérobera jamais à ses multiples devoirs de Franco-Américains envers la patrie américaine.

C'est un péché dont ils se garderont. Leurs jeunes gens actifs et intelligents, habiles à manier les deux langues, entreprenants et tenaces au travail, généreux et fidèles à l'organisaton paroissiale qui les oriente vers l'idéal patriotique et chrétien, tout cela est d'un bien encourageant augure. Ici comme ailleurs, le monde a des maximes dissolvantes pour leurs convictions. Mais ils ont dans le cœur et dans le regard quelque chose de la flamme sacrée qui fait qu'une race ne meurt pas quand elle ne veut pas mourir. » Voilà la victoire qui triomphe du monde : notre foi. » La patrie américaine ne pourra que s'en féliciter.

LIGUE DE RALLIEMENT FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

FONDÉE A BOSTON LE 23 JANVIER 1919

Mot d'ordre : "TENE QUOD HABES"

TRACTS DÉJA PARUS :

I — Le Français dans le Connecticut (épuisé)

II — Le Français dans nos Écoles.

III — La Langue Française et le Christianisme.

IV — La Reconstruction Sociale.

V — Le Français dans le New-Hampshire.

PUBLIÉS PAR LA

Ligue de Ralliement en Amérique

DÉPÔT PRINCIPAL AU CANADA

L'ACTION FRANÇAISE, Immeuble « La Sauvegarde », MONTRÉAL